

COLZA ET LIMACES

Suivre le risque en temps réel

La géolocalisation du risque limaces est aujourd'hui accessible sur smartphone : un outil de plus pour anticiper les attaques d'automne.

Face au risque limaces, la surveillance reste la meilleure parade. « Nous avons lancé cet été une application sur smartphone dédiée à la lutte anti-limaces sur colza », explique Pierre Olçomendy, chef marché chez De Sangosse. « Cet outil permet de géolocaliser les risques, en s'appuyant sur notre réseau de 800 parcelles agriculteurs, qui font le suivi des piègeages au jour le jour », poursuit-il. Cette application indique aussi les bonnes pratiques, les fiches produits et plus de 400 tableaux de réglage pour épandre l'anti-limaces. Elle intègre un outil d'aide à la décision (OAD), aidant à choisir dans chaque parcelle la stratégie d'intervention la plus efficace.

Anticiper les attaques de limaces

Pour mieux anticiper ce ravageur, il faut identifier les situations à risque, sachant que les jeunes colzas se montrent très sensibles aux attaques de la levée au stade 3-4 feuilles. Les colzas semés après une culture de printemps sont dans l'ensemble moins attaqués que les colzas venant après une culture d'hiver. Mais c'est souvent à une céréale que le colza succède. Et dans ce cas, même si on observe peu de limaces après la moisson d'un blé, les dégâts peuvent être importants sur le colza qui suit dans la rotation. Des travaux récents de l'association Acta entre 2013 et 2015 montrent aussi que les couverts d'interculture ou permanents avant une culture de colza sont plutôt favorables aux limaces grises et noires.



Pour un épandage précis des appâts, De Sangosse recommande l'épandeur Spando équipé d'un système de régulation DPAE avec GPS.

Le bon indicateur reste le suivi de l'activité des ravageurs sur la parcelle. Il se fait soit par observation directe, soit en relevant des pièges à limaces ou en se reliant à un réseau d'observation.

Biocontrôle et bonnes pratiques

Parmi les méthodes de lutte, on dispose aujourd'hui d'un moyen de biocontrôle avec les formulations à base de phosphate



L'application smartphone « Ciblage anti-limaces » permet de localiser le risque limaces par micro-région, sur colza et autres grandes cultures.

Photos © M. Loison

ferrique. « Nous avons mis au point la formulation Iron Max Pro, qui assure la même efficacité et tenue à la pluie qu'un appât conventionnel à base de métaldehyde », signale Pierre Olçomendy. « Iron Max Pro est homologué pour une application en plein, en localisé ou en mélange avec les graines de colza. Son épandage est possible sur 28 m de large », précise-t-il. Les bonnes pratiques permettent de respecter une zone non traitée (ZNT) de 5 m minimum en bordure de tout point d'eau. On doit aussi éviter d'appliquer des granulés en dehors du champ traité et sur les bandes enherbées.

« Le traitement anti-limaces est à déclencher au semis, si le climat est favorable au maintien de la fraîcheur en surface. La période de germination est celle du plus fort risque », note Laurent Jung, chargé de communication de l'institut Terres Inovia. « Après le stade 3-4 feuilles, la protection du colza n'est plus nécessaire car les morsures ont alors peu d'impact », conclut-il.

MARIANNE LOISON

www.ciblage-anti-limaces.fr, téléchargeable gratuitement sur smartphone à travers 2 plates-formes.

AGRICULTURE DE PRÉCISION

Les AGTECH face à la réalité des marchés

Elles fleurissent partout, du champ à l'assiette. Pourtant, les start-up françaises peinent parfois à se développer.

« Il est encore trop tôt pour parler de vraie révolution. Il s'agit davantage d'une évolution majeure de l'agriculture ou d'une phase de transition », a insisté Marie-Laure Hustache, responsable de la communication de la Société des agriculteurs de France (SAF), lors du débat AgTech, entre promesses et réalités, le 19 septembre. Les technologies numériques innovantes ou « AgTech », sont en train de bouleverser toute la chaîne de valeur de l'agriculture et de l'agroalimentaire, donnant naissance à un nouvel écosystème. À l'image de Sencrop, Echange Parcelle, Airinov (lire l'article, page 15), Agriconomie ou encore Naïo Technologies, on ne compte plus aujourd'hui les start-up françaises qui se déploient sur ces nouveaux créneaux. Chacune propose de nouveaux services aux agriculteurs, censés simplifier leur travail au quotidien tout en combinant une meilleure performance économique et environnementale.

Pourtant, difficile de convaincre les agriculteurs de se laisser séduire par ce foisonnement, un peu brouillon parfois. Une nouvelle start-up, baptisée Valeur Tech, vient justement de se créer pour aider les coopératives et négoce agricoles à y voir plus clair dans la multitude de nouveaux services proposés aux agriculteurs. « Notre objectif est de transformer le potentiel de ces nouvelles technologies en valeur pour les utilisateurs, en identifiant la meilleure offre du marché, qu'elle soit française ou non », souligne Pierre Poulain, le co-fondateur de Valeur Tech, avec Fabrizio Delage Paganini. De quoi aider les agriculteurs mais pas forcément les start-up françaises.

Accompagner les start-up

« Notre problématique en France est le passage du stade d'incubation à un business modèle, pérenne en trois ans. Cela prend trop de temps », estime Nicolas Ferras, le directeur d'InVivo Invest. Ce fonds, créé par le groupe InVivo, accompagne les AgTech dans leur développement. Mais les parrainages par les grands acteurs français de l'agriculture et de l'agroalimentaire sont encore rares. Quelques exemples sont pourtant à citer, comme le fonds d'amorçage Emertec ou le fonds de capital-risque CapAgro, fondé par les groupes Avril, Tereos et Bpifrance. Business France, de

son côté, forme le fleuron des jeunes pousses françaises, pour les aider à prendre pied sur le marché américain. « Il y a un écosystème en France qui se développe vers l'international, mais il faudrait que cela soit structuré pour être plus efficace », renchérit Hamza Rkha Chaham, responsable du développement international d'Airinov. L'enjeu est de taille. La concurrence gronde dans la Silicon Valley et en Chine. Mais beaucoup de jeunes acteurs ont le sentiment de ne pas être valorisés ou considérés par les instances publiques agricoles. « Il y a un manque de réactivité et d'intérêt des chambres d'Agriculture et du ministère. Cela fait des mois que j'attends un rendez-vous au ministère de l'Agriculture, alors que les Belges viennent de me contacter pour me rencontrer et présenter notre solution ! », regrette Mickaël Jacquemin, agriculteur et fondateur de la plate-forme Echange Parcelle. La reconnaissance et le succès viendront avant du tout des utilisateurs. « Il peut y avoir des outils très intéressants et très élaborés. Mais s'ils ne correspondent pas à des besoins, cela ne pourra pas fonctionner », souligne Marie-Cécile Damave, responsable innovation à la SAF. Le coût de ces AgTech et le retour sur investissement restent des critères primordiaux pour les agriculteurs.

ADRIEN CAHUZAC

Un diagnostic de compétitivité par « Piloter sa ferme »

Créée en 2015 à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) la start-up « Piloter sa Ferme » a lancé à la foire de Châlons, le 1^{er} outil de diagnostic de compétitivité d'une exploitation céréalière. À l'aide d'une quinzaine de données simples, issues de la comptabilité de l'agriculteur, un algorithme calcule l'indice de compétitivité de l'exploitation dans sa globalité ainsi que celui de chaque culture. Donnant des repères économiques aux agriculteurs, cet outil sert également de simulateur. L'agriculteur peut chiffrer l'impact de décisions stratégiques : achat d'un matériel, restructuration de l'endettement, baisse ou augmentation des charges.